

L'ACCORD PARFAIT

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

MUSIQUE DE PAUL BERNARD

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Pigeory.

PERSONNAGES

LE VICOMTE DE PORTEMONT. M. LEFORT.
LA MARQUISE DE BELLASSISE Mlle MIRA.

A Paris, chez la marquise : portes latérales ; tables ; table à écrire ; piano
cahiers de musique.

L'ACCORD PARFAIT

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, seule.

Enfin, c'est fort heureux!... Voici mon horrible voisin qui me laisse un instant de repos!... Depuis trois jours que je suis rentrée de la campagne, je n'ai pas eu cinq minutes de répit... Dès que le soleil se lève, cet homme se met à chanter à tue-tête pendant des heures entières, et, s'il cesse parfois ses interminables vocalises, c'est pour m'infliger un autre supplice : Il se prend à déclamer ce qu'il a chanté, puis à chanter encore ce qu'il a déclamé... Étudiez donc avec un pareil voisinage!... Moi qui adore la musique et qui reviens à Paris pour travailler consciencieusement avec les grands maîtres, me voici réduite à fermer mon piano, ou à résilier mon bail!... Le moyen de m'entendre, quand je chante en ré majeur, et que mon voisin vocifère en sol mineur! (Allant au piano.) Voyons, profitons de son absence pour revoir cette cantilène qui me paraît vraiment charmante. (Prenant une feuille, et lisant.) Pourquoi!... Paroles et musique du vicomte de Portemont... C'est sans doute un pseudonyme. Dans tous les cas, l'auteur doit être un homme d'esprit et un homme de cœur. (Elle prélude et s'accompagne.)

CANTILÈNE.

1

Pourquoi je t'aime, objet charmant?
Tu le demandes?... Mais le sais-je!

L'oiseau qui chante au firmament
 Aime l'azur qui le protège.
 Sait-il pourquoi Noni ? pas vraiment.
 La fleur, que la main de Dieu sème,
 S'entr'ouvre aux baisers du soleil.
 Pourquoi?... Le sait-elle elle-même ?
 A tout cela je suis pareil :
 Je t'aime... parce que je t'aime !

II

Est-ce ton œil plein de langueur,
 Ta lèvre où se suspend mon âme ?
 Est-ce ton front, est-ce ton cœur
 Dont la beauté brille et m'enflamme ?
 D'où vient que j'aime avec ardeur ?...
 Je n'en sais rien. C'est un problème ;
 Mais je sens bien qu'auprès de toi
 La vie est un bonheur suprême.
 Ne me demande pas pourquoi...
 Je t'aime... parce que je t'aime !

III

Je suis heureux quand tu souris,
 Et j'aime encor à voir tes larmes ;
 Car dans ces pleurs que je taris,
 Je puise un bonheur plein de charmes :
 Ombre ou rayon, je te chéris !
 Lorsque tu parles, joie extrême !
 J'éprouve un indicible émoi.
 Dans ton silence, c'est de même.
 Ne me demande pas pourquoi...
 Je t'aime... parce que je t'aime !

(Au moment où elle joue la ritournelle comme pour dire un quatrième couplet, on entend chanter dans la coulisse.)

LE VICOMTE, dehors.

REFRAIN.

Lunettes, compagnes discrètes
 Qui consolez mes derniers jours ;
 Je vous bénis, chères lunettes,
 Lunettes, mes amours !

LA MARQUISE, se levant.

Allons, bon!... le voici revenu!... Je n'ai jamais pu achever un morceau, sans qu'il vint se jeter à la traverse!... Comme c'est gracieux! On parle des plus douces choses du cœur... et il vous répond lunettes et pince-nez!... Une chanson d'opticien!... Des vers de myope ou de presbyte!!! Quelle poésie!

LE VICOMTE, dehors.

I

Quand j'avais vingt ans, vôt cristaux limpides
Me montraient la vie à travers l'azur ;
Tout était charmant à mes yeux timides :
Ainsi que le ciel, mon cœur était pur...

LA MARQUISE.

Il a, je le vois, atteint l'âge mûr!

LE VICOMTE, dehors.

Je voyais partout des amours fidèles,
Des serments tenus, des amis constants...
C'était la saison des roses nouvelles,
Et j'avais alors mes yeux de vingt ans!

LA MARQUISE.

Ah! je m'en doutais : il a soixante ans!

C'est intolérable! Et décidément, je vais me plaindre au propriétaire, que je ne connais pas, et qui doit faire la police dans sa maison. (Elle va à la table et se met à écrire.)

LE VICOMTE, dehors.

II

D'où vient qu'aujourd'hui, lunettes sévères,
J'aperçois enfin la réalité?
J'ai beau vous frotter, ô mes pauvres verres,
Je ne vois, hélas! que la vérité.

LA MARQUISE, écrivant.

Il a dépassé sa majorité!

LE VICOMTE, dehors.

Où sont les ciels bleus, les belles journées,

Les soleils d'été, les fleurs du printemps ?
 Ah! c'est la saison des roses fanées,
 Et mes yeux hier ont eu soixante ans!

LA MARQUISE, qui écrit.

Je le disais bien : il a soixante ans!

Et dire qu'il y a peut-être vingt-trois couplets comme cela!... C'est à prendre la musique en exécution : Voyons, mettons l'adresse... A Monsieur... Tiens! je ne sais pas le nom! Mettons : — Au propriétaire.

LE VICOMTE, tandis qu'elle écrit.

III

Mais pourquoi me plaindre? A toute vieillesse
 La bonté de Dieu garde des bonheurs :
 N'ai-je pas encor, lorsque le jour baisse,
 Là-haut, dans l'azur, de douces lueurs?

LA MARQUISE, pliant la lettre.

Ah! que Dieu, là-haut, garde les chanteurs!

LE VICOMTE, dehors.

Je vois, grâce à vous, lunettes fidèles,
 Réver, comme moi, mes petits enfants;
 C'est toujours le temps des roses nouvelles,
 Et j'ai retrouvé mes yeux de vingt ans!

LA MARQUISE, en cachetant sa lettre.

Que n'a-t-il trouvé sa voix de vingt ans!

ENSEMBLE.

LE VICOMTE.

Lunettes, compagnes discrètes
 Qui consolez mes derniers jours,
 Je vous bénis, chères lunettes,
 Lunettes, mes amours!

LA MARQUISE.

Lunettes, compagnes discrètes,
 Qui désolent mes plus beaux jours,
 Je vous maudis, vieilles lunettes,
 Lunettes, ses amours!

LA MARQUISE, se levant.

Il ne cessera pas!... et c'est ainsi toute la journée : il faut en finir. (Elle sonne.) Cette lettre au propriétaire, et j'espère qu'il comprendra toute la légitimité de ma plainte. (Elle sonne de nouveau.) Pourvu que Justine soit là!... Elle s'est éprise d'un fifre de la garde nationale qui demeure en face... Il ne manquerait plus que de m'amener ici les vingt-cinq tambours de la légion! (Elle appelle.) Justine!... Allons! il est dit que je serai, jusqu'à la fin, victime de la musique!... Voyons où elle est. (Elle sort par la droite, emportant la lettre.)

SCÈNE II.

LE VICOMTE, entrant par la gauche; à la cantonade.

Fort bien!... Veuillez dire à madame la marquise que c'est le propriétaire de la maison qui n'a que deux mots à lui dire. (Descendant la scène.) Cela commence à devenir un peu trop agréable! Entendre toute une journée, des exercices, des études, et des vocalises!... C'est un supplice au-dessus de mes forces. Composez donc avec un pareil voisinage : livrez-vous aux charmes de l'inspiration... Ma foi! voici trois jours que ma nouvelle locataire est devenue ma voisine; je ne la connais pas, mais je viens de charger le concierge de lui remettre un mot qui, d'avance, l'aura préparée à ma visite... Elle est cause que je ne pourrai livrer l'opérette que j'ai promise pour la fin de cette semaine... Voilà dix fois qu'elle me force à refaire mes couplets sur les lunettes... Un morceau capital!... Entraver la composition d'un travail attendu par toute une société charmante!... C'est bien assez pour légitimer une résiliation de bail! Car enfin, il s'agit d'un opéra de salon, et certes, ce n'est pas une petite affaire qu'un opéra de salon!

AIR.

REFRAIN.

C'est un plaisir mis à la mode
Par les maitresses de maison;

Pour elles, rien n'est plus commode
Que l'opérette de salon.

Chez vous il arrive
Trois cents invités
Dans l'expectative
De se voir fêtés...
Alors, plus d'excuse,
Et, bon gré mal gré,
Il faut qu'on s'amuse,
C'est un droit sacré...
Un auteur lyrique
Vous broche un livret ;
Quant à la musique,
Un autre la fait.
On prend un soprane
Avec un ténor,
Dont le double organe
Est parfois d'accord.
On a pour orchestre
Un piano tel quel
Que loue au trimestre
Érard ou Pleyel.
On fait un théâtre
Sans trop de façons ;
Il s'agit d'abattre
Une ou deux cloisons.
La foule idolâtre
Se case à peu près,
Et l'on se met quatre
Sur deux tabourets.
Voisins et voisines
Se pressent un peu,
Et les crinolines
Ne sont pas du jeu.
On convient d'avance
De tout applaudir ;
Il est fait défense
De jamais dormir.
On claquette, on fait fâgé

Tant que l'on est là...
 On se dédommage
 Quand chacun s'en va.
 Alors, la critique
 Siffle, de tout cœur,
 Poème et musique,
 Orchestre et chanteur...
 Enfin l'on rajuste
 Meubles et cloisons,
 Et, comme de juste,
 Robes et jupons ;
 Il n'est qu'une chose
 Qu'on démolira :
 Les vers et la prose
 Du pauvre opéra !
 Un parfois sur mille
 N'a pas ce sort-là.
 Pas plus difficile,
 Mon Dieu, que cela !

REFRAIN.

C'est un plaisir mis à la mode
 Par les maitresses de maison ;
 Pour elles, rien n'est plus commode
 Que l'opérette de salon.

Quoi qu'il en soit, c'est un genre de travail qui m'amuse, et, lorsqu'on a vingt-cinq ans, et quarante mille francs de rente; lorsque l'on est poète et propriétaire, on doit bénir le ciel, qui, au lieu de vous inspirer le saint amour de l'art, pouvait tout aussi bien vous faire cultiver les chevaux, les chiens... et le reste... Ah! voici quelqu'un... ma locataire sans doute... Quelque vieille coquette... Une fauvette en retraite, un rossignol d'automne! (La voyant entrer.) Eh! non, parbleu! Une gracieuse jeune femme!...

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LA MARQUISE.

DUETTO.

LA MARQUISE, entrant.
Pardon, monsieur, je vous dérange.

LE VICOMTE.
J'allais, madame, en dire autant.

LA MARQUISE.
Ma démarche est peut-être étrange.

LE VICOMTE.
La mienne l'est assurément.

LA MARQUISE.
C'est malgré moi, je vous assure ;
Vous voudrez bien me pardonner.

LE VICOMTE.
C'est à regret, je vous le jure ;
Veuillez, madame, m'excuser.

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, à part.
Elle est fort honnête
Et très-bien, ma foi !
Vraiment je regrette
D'user de mon droit.
Elle a lu ma lettre,
Et déjà j'ai peur
De montrer peut-être
Trop grande rigueur.

LA MARQUISE, à part.
Il est fort honnête
Il est très-bien, ma foi !
Quant à ma requête,
Il y fera droit.
Il a lu ma lettre,
Et, pour mon chanteur,

Il va me promettre
D'user de rigueur.

LA MARQUISE.

Monsieur, j'adore la musique.

LE VICOMTE.

Et moi, madame, j'en suis fou.

LA MARQUISE.

Permettez donc que je m'explique...

LE VICOMTE.

Je m'en rapporte à vous, sur tout.

LA MARQUISE.

L'étude exige le silence

Elle se trouble au moindre bruit.

LE VICOMTE.

Je vois que vous avez d'avance

Compris ma visite aujourd'hui.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE VICOMTE.

Elle est fort honnête.

LA MARQUISE.

Il est fort honnête.

LA MARQUISE.

Veillez donc vous asseoir, monsieur, je vous prie.

LE VICOMTE, s'asseyant.

Mille fois bonne, madame... (A part, tandis que la marquise s'assied.) Elle est charmante ! et je ne sais comment aborder la question.

LA MARQUISE.

Je suis ravie d'apprendre, monsieur, que nous nous livrons aux mêmes études ; j'ai du moins l'espérance que nous pourrons nous entendre.

LE VICOMTE.

Cette conformité de goût nous offre en effet la chance de nous mettre bientôt d'accord.

LA MARQUISE.

Oh!... c'est selon : N'est-ce pas La Bruyère qui a dit que si

102 LE SPECTACLE AU COIN DU FEU.

la discorde était exilée de la terre, elle trouverait son droit d'asile dans la douteuse harmonie de certaines organisations musicales ?

LE VICOMTE.

La Bruyère, j'en suis sûr, eût écrit tout le contraire, s'il avait eu le bonheur de vous entendre.

LA MARQUISE.

C'est un privilège que vous me permettez de ne pas regretter. Le dix-septième siècle est déjà si loin !

LE VICOMTE.

Heureusement, madame ! Vous me faisiez oublier que le temps peut faner toutes les roses.

LA MARQUISE, à part.

Il est galant !

LE VICOMTE, de même.

Elle est spirituelle !

LA MARQUISE.

Je ne voudrais pas abuser de votre extrême bienveillance, monsieur, et je vous demande la permission de vous expliquer ma requête en deux mots. (A part.) Ma lettre l'a préparé.

LE VICOMTE.

Comment donc, madame ! Croyez que d'avance je souscris à vos moindres désirs. (A part.) Elle détourne la question.

LA MARQUISE.

Comme propriétaire, vous devez, hélas ! être malheureusement trop habitué aux exigences de vos locataires.

LE VICOMTE.

C'est souvent une triste nécessité ; mais c'est parfois une rare compensation à nos ennuis. (A part.) Elle va me demander des réparations !

LA MARQUISE.

Comme vous le dites vous-même, l'étude de notre art devient impossible dans certaines conditions : on conçoit, par exemple, qu'il est des voisinages fort gênants...

LE VICOMTE, à part.

Ah ! diable ! Elle a lu ma lettre !

LA MARQUISE.

Des oppositions d'études qui engendrent une sorte de discordante cacophonie...

LE VICOMTE, vivement.

C'est-à-dire, madame... J'ai peut-être été un peu loin... Je me plaignais en effet... Je disais... certainement je pense... Mais, en définitive, je ne voudrais pas que ma façon de voir en ceci, pût le moins du monde vous influencer. (A part.) Je voudrais bien retirer ma lettre !

LA MARQUISE.

Ah !... voici déjà que le propriétaire montre son bout d'oreille !

LE VICOMTE.

C'est qu'il est des sacrifices que je ne puis accepter.

LA MARQUISE.

Des sacrifices !... Alors, monsieur, je vous comprends.

LA MARQUISE.

Je dois quitter cette retraite ;
C'est décidé, je le vois bien,
Mais... qu'est-ce donc que j'y regrette ?
En vérité, je n'en sais rien !

 Tout ce qui m'environne
 Est étranger pour moi,
 Je n'y connais personne.

LE VICOMTE.

Eh quoi ! personne !

LA MARQUISE.

Que le concierge... et vous, je crois !

 Je vous vis, tout à l'heure
 Pour la première fois ;
 Rien, dans cette demeure
 N'arrête donc mon choix.

 Peut-être aurais-je pu m'y plaire ;
 Mais ce n'est pas une raison,
 Pour faire qu'un propriétaire
 Ne soit pas maître en sa maison.

LE VICOMTE.

Eh quoi, madame! vous songeriez à prendre à la lettre une simple observation... En admettant que j'aie pu vous laisser supposer de pareilles intentions, vous comprenez facilement qu'après vous avoir vue, mes idées doivent être complètement modifiées. (A part.) Diable de lettre! je l'ai écrite trop vite!

LA MARQUISE, se levant.

Vous avez du moins la franchise de votre emploi, monsieur; et je comprends dès lors que c'est à moi de céder devant le droit dont vous êtes armé, de par les clauses que j'ai signées, sans les lire.

LE VICOMTE, qui s'est levé.

Permettez, madame; nos droits sont mutuels, et j'ai toujours celui de me soumettre aux désirs... aux caprices mêmes de mes locataires.

LA MARQUISE.

Mais vous y tenez donc beaucoup à ce locataire, dont le voisinage, vous en convenez, est fort gênant?

LE VICOMTE.

Si j'y tiens!... Maintenant, plus que jamais... et je n'ai pas besoin de vous dire que cette malencontreuse lettre doit être regardée comme non avenue.

LA MARQUISE.

Et vous voyez donc bien, monsieur, que La Bruyère connaît parfaitement le cœur humain, quand il parle du désaccord de certaines organisations... Nous voici loin de l'accord parfait!... Du reste, je n'insiste pas, et je comprends qu'il ne me reste qu'à me retirer.

LE VICOMTE.

C'est une faculté que je ne consentirai jamais à vous accorder!

LA MARQUISE.

Comment!... Prétendez-vous que mon bail soit conçu en termes tels, que je ne puisse le résilier, en certains cas?

LE VICOMTE.

Oh! quant à cela, madame, je tiens trop à des droits qui,

aujourd'hui surtout, me deviennent si précieux, pour ne pas vous aller chercher immédiatement la preuve du contraire.

LA MARQUISE.

Quoi !... vous prétendez me contraindre à rester ici, et à continuer le supplice d'un voisinage qui gêne tous vos locataires.

LE VICOMTE.

Ce voisinage est charmant; je ne le céderais pas maintenant pour tous les trésors du monde, et je vous répète qu'une lettre écrite dans un moment de mauvaise humeur, ne doit pas troubler des rapports qui peuvent devenir si agréables.

LA MARQUISE.

On n'est pas plus explicite!

LE VICOMTE.

J'use de mes droits.

LA MARQUISE.

Vous me permettez de douter de leur omnipotence.

LE VICOMTE.

C'est justement ce que je vais avoir l'honneur de vous prouver, en vous rapportant l'acte qui établit ce que le Code appelle le privilège du propriétaire, mais, ce que je nomme, moi, la plus douce prérogative du maître de maison.

LA MARQUISE.

Oh! Je ne comprends rien aux termes de procédure.

LE VICOMTE.

Il me sera facile de vous les faire comprendre.

LA MARQUISE.

C'est ce que nous verrons!

LE VICOMTE.

Dans cinq minutes, madame... (A part.) Imbécile de concierge, qui remet les lettres exactement! (Il sort.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, seule.

Eh bien, voilà un homme complètement à cheval sur ses droits! Et j'ai bien peur, tout musicien qu'il soit, que nous n'arrivions jamais à nous accorder... Mais, au total, s'il a le

privilège de garder son locataire mélomane, libre à moi de lui quitter la place, sauf à lui payer, s'il l'exige, des dommages-intérêts : ma lettre lui transmet, à cet égard, les offres les plus raisonnables... Ah!... à propos de lettre, en voici une qui vient de m'être remise, et que cette visite m'a empêchée de lire... (Regardant la lettre.) D'où cela peut-il venir?... Il n'y a pas de timbre. (Ouvrant, et voyant la signature.) Vicomte de Portemont!... Mais, c'est le nom du poëte et du compositeur, dont j'admire le double talent !... Voilà une coïncidence que je ne comprends pas... Voyons ce qu'il écrit... Si j'en juge par ses ouvrages, cette lettre doit être délicieuse... (Elle lit.) « Madame la marquise, je regrette vivement que le genre d'études musicales auxquelles vous vous livrez, soit précisément celui qui tend à troubler le plus le travail auquel j'ai voué mes loisirs. Peut-être n'est-ce que le désespoir de ne pouvoir égaler les charmes d'un talent que je suis réduit à n'apprécier qu'à travers un mur trop mitoyen ; toujours est-il, qu'à grand'peine, croyez-le bien, madame, je me résigne à abuser de mon droit de propriétaire, pour vous informer que, selon la clause indiquée dans le paragraphe 4 de votre bail, je me vois forcé de vous offrir la résiliation de nos engagements mutuels... Veuillez agréer, madame la marquise, l'expression de mon regret, et l'assurance etc, Vicomte de Portemont... » Propriétaire lui ! le vicomte de Portemont!... Ah ! ça, mais c'est donc lui qui sort d'ici!... C'est donc lui, dont, chaque jour, j'entends la voix!... Ces gracieuses mélodies qui me reposent de mes études sérieuses sont donc filles de son imagination... où plutôt de son cœur?... Oh ! oui, le cœur seul peut produire de si nobles pensées !... Mais alors, c'est donc lui qui me signifie mon congé ? Je ne comprends plus rien à tout ce qu'il vient de me dire. (Le vicomte chante dans la coulisse.)

LE VICOMTE, dehors.

Peut-on s'aimer sans se connaître ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est sa voix ! oui c'est bien lui !

LE VICOMTE, dehors.

Pour plaire, elle n'a qu'à paraître.

L'ACCORD PARFAIT.

107

LA MARQUISE.

Comme il chante bien aujourd'hui!

ENSEMBLE.

LE VICOMTE

On passerait sa vie
A l'entendre, à la voir :
Si je la congédie,
Adieu tout mon espoir !
Ravissant voisinage,
Ton écho séducteur
Me parle le langage
De l'oreille et du cœur !

LA MARQUISE.

On passerait sa vie
A l'entendre, à le voir :
Et s'il me congédie,
Adieu tout mon espoir !
Ravissant voisinage,
Ton écho séducteur
Me parle le langage
De l'oreille et du cœur !

LA MARQUISE.

Sa voix si pure,
Comme un murmure
Vient jusqu'à moi :
Plus je l'écoute
Et plus je goûte
Un doux émoi !

LE VICOMTE, dehors.

Sa voix charmante
Monte et m'enchanté :
Quel doux accord !...
Pourquoi te taire,
O voix si chère ?
Ah ! chante encor !...

Oui, je l'aimais, sans la connaître !

LA MARQUISE.

Ah ! c'est sa voix : oui, c'est bien lui,

LE VICOMTE, dehors.

Pour plaire, elle n'a qu'à paraître

LA MARQUISE.

Comme il chante bien aujourd'hui!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE VICOMTE.

On passerait sa vie, etc.

LA MARQUISE.

On passerait, etc.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qu'il cesse!... mais où donc avais-je l'esprit, quand je me plaignais de l'entendre trop souvent?... c'est que véritablement il possède une voix délicieuse, une méthode parfaite, et un sentiment musical qui, loin de troubler mes études, ne pourraient que me servir de modèle... C'est charmant!... Voici que je vais avoir un excellent professeur mitoyen, et de délicieuses leçons à travers les murs!... Mais c'est-à-dire que je suis prête à accepter une augmentation de bail... Et il y aura encore de l'économie... Oui, mais, que signifie cette lettre? Et son obstination à me préférer son locataire mélomane?... Eh mais! ce locataire, c'est lui! c'est bien lui!... je conçois qu'en effet il ne puisse se donner congé à lui-même... Hélas! je commence à comprendre que nous aurons de la peine à trouver l'accord parfait! Lui ou moi, il faut que l'un des deux laisse le place à l'autre; et je ne suppose pas que ce soit mon propriétaire qui me donne l'exemple du déménagement.

AIR.

REPRISE.

Il faut quitter cette retraite;

C'est décidé : Je le vois bien,

Mais... qu'est-ce donc que je regrette ?

En vérité, je n'en sais rien.

Tout ce qui m'environne

Est étranger pour moi,

Je n'y connais personne,

Qu'un seul... un seul, je crois...

Je l'ai vu, tout à l'heure,
 Pour la première fois,
 D'où vient que ma demeure
 S'embellit à sa voix?...
 Il est charmant, il est aimable,
 Il a l'esprit, il a le cœur ;
 Si son talent est remarquable,
 Il est modeste, par bonheur...
 Les mêmes goûts semblent nous plaire
 C'est là peut-être une raison ;
 Mais, puisqu'il est propriétaire,
 Lui seul est maître en sa maison.
 Il faut quitter cette retraite :
 C'est décidé, je le vois bien ;
 Mais, qu'est-ce donc que je regrette ?
 En vérité, je n'en sais rien.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE VICOMTE.

FINALE.

LE VICOMTE, montrant sa lettre.

A l'instant même, on m'apporte une lettre...

LA MARQUISE, montrant sa lettre.

A l'instant même, on m'en apporte autant.

LE VICOMTE.

Je l'écrivais, avant de vous connaître.

LA MARQUISE.

Je l'écrivais, cinq minutes avant.

LE VICOMTE.

Mais, maintenant, nous pourrons nous entendre,
 De loin, hélas ! on se juge si mal !

LA MARQUISE, montrant un papier qu'il apporte.
 Moins que jamais ! ... Car, si j'ai su comprendre,
 De mon destin, voici l'arrêt fatal.

LE VICOMTE

C'est votre bail... Il est très-explicite :
 Mon droit est clair, et n'est point abrogé.

LA MARQUISE.

Trouvez donc bon, monsieur, que j'en profite,
Et que j'accepte aujourd'hui mon congé.

LE VICOMTE

Votre congé!

LA MARQUISE.

Oui, mon congé.

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, à part.

Ah! pourquoi d'avance

Ai-je pu la voir?

Du moins, sa présence

Me laissait l'espoir :

Lorsqu'on fait un rêve,

Devrait-il finir?

Avant qu'il s'achève

Faut-il donc partir?

LA MARQUISE, à part.

Ah! pourquoi d'avance

Ai-je pu le voir?

Du moins, sa présence

Me laissait l'espoir :

Lorsqu'on fait un rêve,

Devrait-il finir?

Avant qu'il s'achève

Faut-il donc partir?

LE VICOMTE.

Je vous l'ai dit, j'adore la musique.

LA MARQUISE.

Et moi, monsieur, je ne puis m'en passer.

LE VICOMTE.

Votre talent, madame, est magnifique!

LA MARQUISE.

Oh!... par le vôtre il se voit surpasser.

LE VICOMTE.

Mais, séparés, comment pouvoir s'entendre?

De loin, hélas! on se juge si mal!

LA MARQUISE.

C'est vrai, monsieur, et, si je sais comprendre,
Votre conseil est un ordre verbal.

LE VICOMTE.

Ah! je voudrais être plus explicite,
Peut-être alors je serais mieux jugé.

LA MARQUISE.

Je vous entends, monsieur, et j'en profite
Pour accepter aujourd'hui mon congé.

LE VICOMTE.

Votre congé!

LA MARQUISE.

Oui, mon congé,

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE VICOMTE.

Ah! pourquoi d'avance, etc.

LA MARQUISE.

Ah! pourquoi, etc.

LE VICOMTE.

Eh quoi! partir si vite,
Quand nous chantons tous deux?

LA MARQUISE.

Monsieur, si je vous quitte,
Vous chanterez bien mieux.

LE VICOMTE.

Eh bien, que vous en semble?
Unissons nos deux voix,
Chantons, chantons ensemble:
C'est un moyen, je crois?

ENSEMBLE.

Chantons, chantons ensemble:
C'est un moyen, je crois.

LE VICOMTE, prenant dans la musique qui est sur le piano, donne une
partie à la marquise, et en garde une autre.

C'est un morceau que je chante moi-même.

LA MARQUISE.

Il est charmant; je l'aime de tout cœur.

LE VICOMTE, voulant lui prendre la main.

Ah! cet éloge est un bonheur suprême,

Ne pourriez-vous aimer un peu l'auteur?

LA MARQUISE, s'éloignant.
Eh bien, que vous en semble
Unissons nos deux voix...

ENSEMBLE.

Chantons, chantons ensemble.

LA MARQUISE.
Cela vaut mieux, je crois.

LE VICOMTE.
C'est un moyen, je crois!

PREMIER COUplet.

LE VICOMTE, chantant sur le cahier.

Un soir, dans le bocage
Deux oiseaux, tour à tour,
Chantaient sous le feuillage
Le printemps et l'amour.

LA MARQUISE.
L'un célébrait les roses,
LE VICOMTE.
Et l'autre le plaisir.

ENSEMBLE.

N'étaient-ce pas deux choses
Bien faites pour s'unir?

LE VICOMTE, s'interrompant.
Eh bien, qu'en pensez-vous, madame

LA MARQUISE.
Vraiment, j'adore ce couplet.

LE VICOMTE, voulant lui prendre la main.
Hélas! touchera-t-il votre âme?

LA MARQUISE, s'éloignant.
Passons au second, s'il vous plaît.

LE VICOMTE.
Va douc pour le second couplet.

LA MARQUISE.
Oui, monsieur, s'il vous plaît.

DEUXIÈME COUPLET.

LA MARQUISE.

Mais survint un orage :
 Ils s'enfuirent tous deux...
 Plus de gentil ramage,
 Et plus de chants joyeux !

LE VICOMTE.

L'un oublia les roses.

LA MARQUISE.

Et l'autre le plaisir.

ENSEMBLE.

Ne sont-ce pas deux choses
 Qu'on ne peut désunir ?

LE VICOMTE.

Eh bien, que vous en semble ?
 nissons nos deux voix :
 Chantons, chantons ensemble,
 Cela vaut mieux, je crois.

ENSEMBLE.

Chantons, chantons ensemble :
 Cela vaut mieux, je crois.

LE VICOMTE.

N'imitons pas les oiseaux du bocage.

LA MARQUISE.

Mais, dans les bois, les oiseaux sont chez eux.

LE VICOMTE.

N'avez-vous pas ici même avantage ?
 N'êtes-vous pas maltresse de ces lieux ?

LA MARQUISE.

Mais, je ne suis que locataire
 Et votre bail est trop bien fait.

LE VICOMTE, déchirant le bail.

En devenant propriétaire,
 Vous détruisez tout son effet.

ENSEMBLE.

LE VICOMTE.

Déjà l'espérance

Entre dans mon cœur
Et je puis, d'avance,
Rêver le bonheur ;

LA MARQUISE,
Déjà l'espérance
Entre dans mon cœur
Et je puis, d'avance,
Rêver le bonheur ;

LE VICOMTE.

Rien n'est plus doux que l'accord en ménage.

LA MARQUISE.

Mais, seul pourtant, vous paraissez heureux.

LE VICOMTE.

Comme l'amour, l'art veut qu'on le partage
C'est une fleur que l'on cultive à deux.

LA MARQUISE, se rapprochant.
Cette fleur-là bientôt se fane :
Notre accord sera-t-il complet ?

LE VICOMTE, lui prenant la main.
Moi baryton, et vous soprane,
C'est, entre nous, l'accord parfait !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE VICOMTE.
Enfin ! l'espérance
Entre dans mon cœur,
Et je puis, je pense,
Rêver le bonheur !

LA MARQUISE.
Enfin ! l'espérance
Entre dans mon cœur,
Et je puis, je pense,
Rêver le bonheur !

FIN DE L'ACCORD PARFAIT.